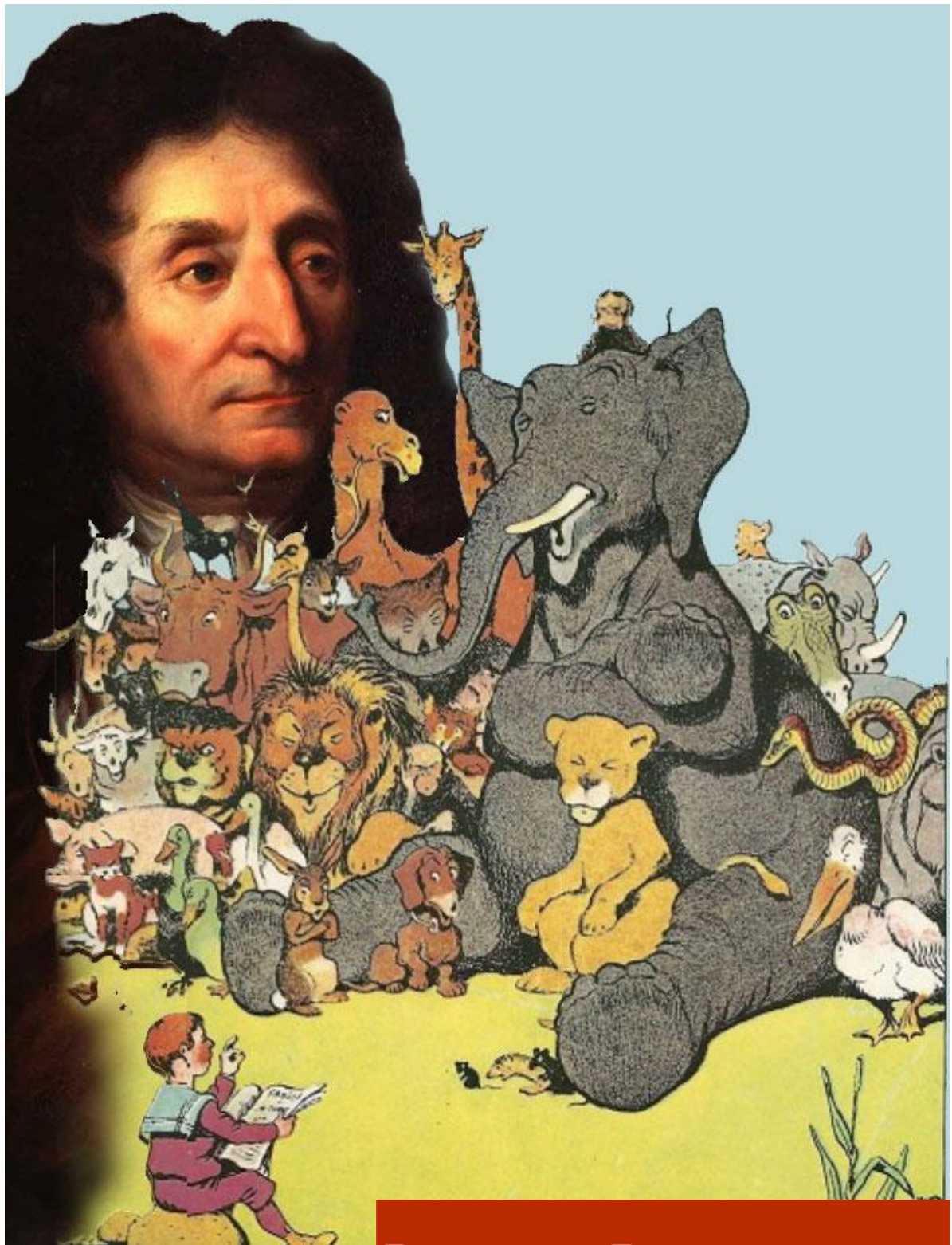


LA FONTAINE L'INSOUCIANT MAGNIFIQUE



herodote.net

LA FONTAINE L'INSOUCIANT MAGNIFIQUE

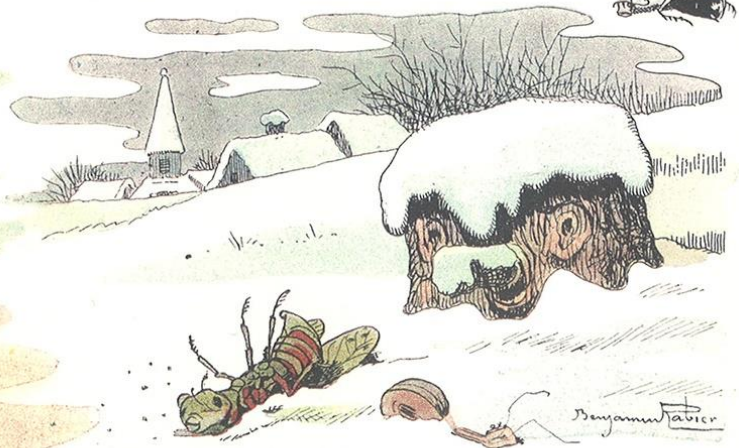
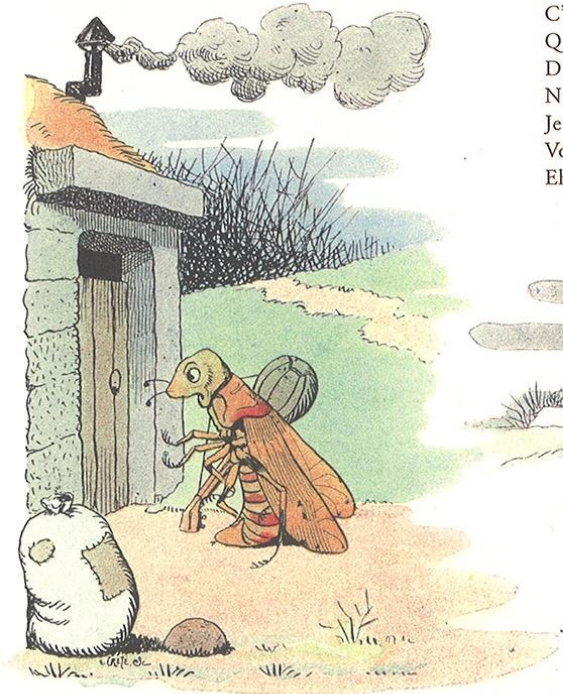
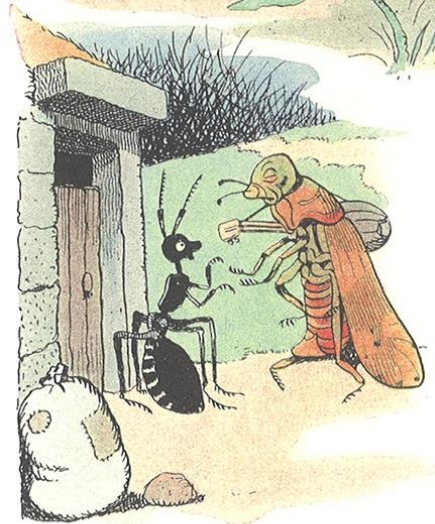
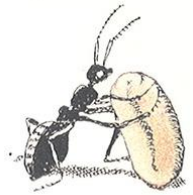
Isabelle Grégor, professeur de Lettres



LA CIGALE ET LA FOURMI

La cigale, ayant chanté
 Tout l'été,
 Se trouva fort dépourvue
 Quand la bise fut venue.
 Pas un seul petit morceau
 De mouche ou de vermisseau.
 Elle alla crier famine
 Chez la fourmi sa voisine,
 La priant de lui prêter
 Quelque grain pour subsister
 Jusqu'à la saison nouvelle.
 Je vous paierai, lui dit-elle,
 Avant l'août, foi d'animal,
 Intérêt et principal.

La fourmi n'est pas prêteuse :
 C'est là son moindre défaut.
 Que faisiez-vous au temps chaud ?
 Dit-elle à cette emprunteuse.
 Nuit et jour à tout venant
 Je chantais, ne vous déplaie.
 Vous chantiez ? J'en suis fort aise :
 Eh bien, dansez maintenant.



Un jeune homme dans la Lune



Jean de La Fontaine jeune, par François de Troy

Si, dans notre imaginaire, la fourmi « *n'est pas prêteuse* » et le héron possède à jamais un « *long bec emmanché d'un long cou* », c'est grâce à un petit maître des eaux et forêts devenu l'un des poètes français les plus appréciés.

Celui que l'on voit aujourd'hui comme le gentil compagnon des animaux et des enfants eut en fait un parcours chaotique qui en fit un homme plus complexe que l'image que l'on peut en avoir.

350 ans après la publication de son premier recueil de fables (31 mars 1668), voyons comment ce « *Jean qui pleure et Jean qui rit* » est devenu notre cher **La Fontaine** national.



« *Le Renard et le Héron* », par Frans Snyders



Maison natale de La Fontaine, Château-Thierry

Dans la petite famille La Fontaine de Château-Thierry (Picardie), on voit grand : le père, Charles, est un ambitieux qui rêve de quitter l'habit de bourgeois hérité de ses ancêtres marchands.

Le chemin vers la noblesse passe par l'acquisition de la charge de maître des eaux et forêts et celle de conseiller du roi. C'est cher, certes, mais notre rusé a épousé une veuve qui lui a apporté une jolie dot, vite investie dans une belle demeure un peu tape-à-l'œil.

Le porte-monnaie bien garni, le couple peut accueillir avec joie le 8 juillet 1621 un petit Jean, suivi deux ans plus tard de Claude.

Au collège, l'aîné se montre nonchalant, n'appréciant guère que les leçons d'histoire et de latin. Il y découvre avec grand plaisir les fables des anciens mais ce qu'il préfère, c'est aller baguenauder dans les campagnes champenoises à la rencontre des grenouilles obèses et des hérons dubitatifs.

Las ! ses parents ne voient pas les choses ainsi : en 1635, Jean est envoyé à Paris pour suivre des études de droit qui lui permettraient de reprendre les charges de son père. À lui les salons bien fréquentés, à lui les cabarets un peu moins fréquentables !

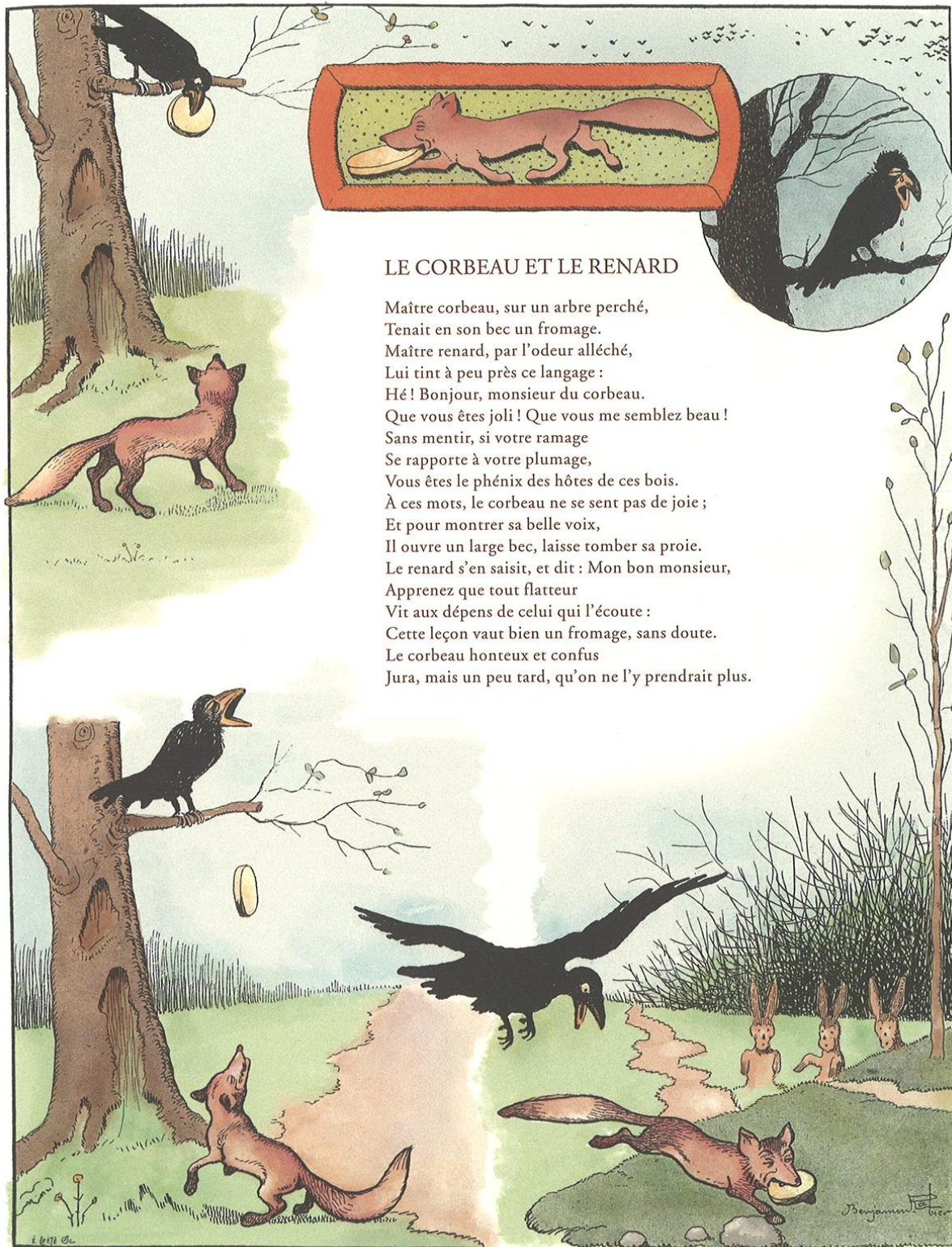


« L'Âne et le petit chien », gravure d'après J-B Oudry

Les poches bien pleines de l'héritage maternel, le jeune frondeur profite de sa jeunesse aussi bien auprès des académiciens que des aventurières, n'oubliant jamais d'aller applaudir l'illustre Théâtre d'un dénommé Molière.

Et puis un beau jour le voilà qui se tourne vers la religion et pousse la porte des Oratiens. 18 mois plus tard, il comprend que finalement il préfère les romans d'Honoré d'Urfé à la Bible. Lorsqu'on lui désigne la sortie, il part donc sans regret, enfin libre de pouvoir passer ses nuits à écrire des vers sans craindre le dur réveil pour mâtines.

*« Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.
Jamais un lourdaud, quoiqu'il fasse
Ne saurait passer pour galant ».*
(« L'Âne et le petit chien »)



LE CORBEAU ET LE RENARD

Maître corbeau, sur un arbre perché,
 Tenait en son bec un fromage.
 Maître renard, par l'odeur alléché,
 Lui tint à peu près ce langage :
 Hé ! Bonjour, monsieur du corbeau.
 Que vous êtes joli ! Que vous me semblez beau !
 Sans mentir, si votre ramage
 Se rapporte à votre plumage,
 Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
 À ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie ;
 Et pour montrer sa belle voix,
 Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
 Le renard s'en saisit, et dit : Mon bon monsieur,
 Apprenez que tout flatteur
 Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
 Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
 Le corbeau honteux et confus
 Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

La perruque du courtisan



Réunion dans un cabaret, Valentin de Bourgoigne, 1625

Jean retrouve ses amis cabotins, ces Furetière, Pelisson et autres La Sablière avec lesquels il partage entre autres le goût des belles rimes. Inspirés par l'enseigne de *La Table ronde* qui trône à la façade de leur cabaret préféré, ils forment la *Brigade des Paladins* qui préfèrent la plume à l'épée et négligent la politique pour mieux manier la métaphore.

Mais en 1647, c'est le rappel à l'ordre : fini la fête, il faut prendre femme. Son père a été

patient mais, inquiet de la réputation qu'est en train de se forger le noceur, il ne peut attendre plus.

Et voilà Jean marié à Marie Héricart, 14 ans, orpheline et davantage faite pour la vie des couvents que pour celle d'épouse. Ses grands airs de fausse précieuse ennui vite sa moitié qui s'en détourne pour continuer à écrire des vers en cachette, dans ce Château-Thierry où sa nouvelle charge de maître des eaux et forêts l'a rappelé.

Mais la poésie ne nourrit pas son homme et le pauvre Orphée, trop panier percé, doit aller crier famine chez son oncle Jannart, substitut de Nicolas Fouquet, procureur général au parlement de Paris.

C'est une excellente idée : en 1658 La Fontaine est présenté à l'homme fort du royaume, ce grand argentier qui a bien compris que le pouvoir ne passait pas seulement par le porte-monnaie mais aussi par les Arts. Le Champenois se sent à l'aise parmi l'entourage brillant de celui qu'il considère vite comme un ami.



Marie Héricart, épouse de Jean de La Fontaine



Nicolas Fouquet entouré de figures allégoriques, gravure de Gilles Rousselet et François Chauveau

S'il s'attache à faire oublier son *Eunuque*, cette comédie si peu réussie publiée en 1654, s'il détruit le reste de sa production, c'est pour mieux se mettre à la galanterie, mélange de légèreté et d'élégance alors au goût du jour dans les salons.



« Le Combat des Rats et des Belettes », par François Chauveau

Son *Adonis* (1658) ravit Fouquet qui lui offre un contrat : une œuvre contre une pension, tous les trois mois.

Affaire conclue !

« Une tête empanachée
N'est pas petit embarras.
Le trop superbe équipage
Peut souvent en un passage
Causer du retardement ».
(« Le Combat des Rats et des Belettes »)

Les poissons pipelettes de Vaux

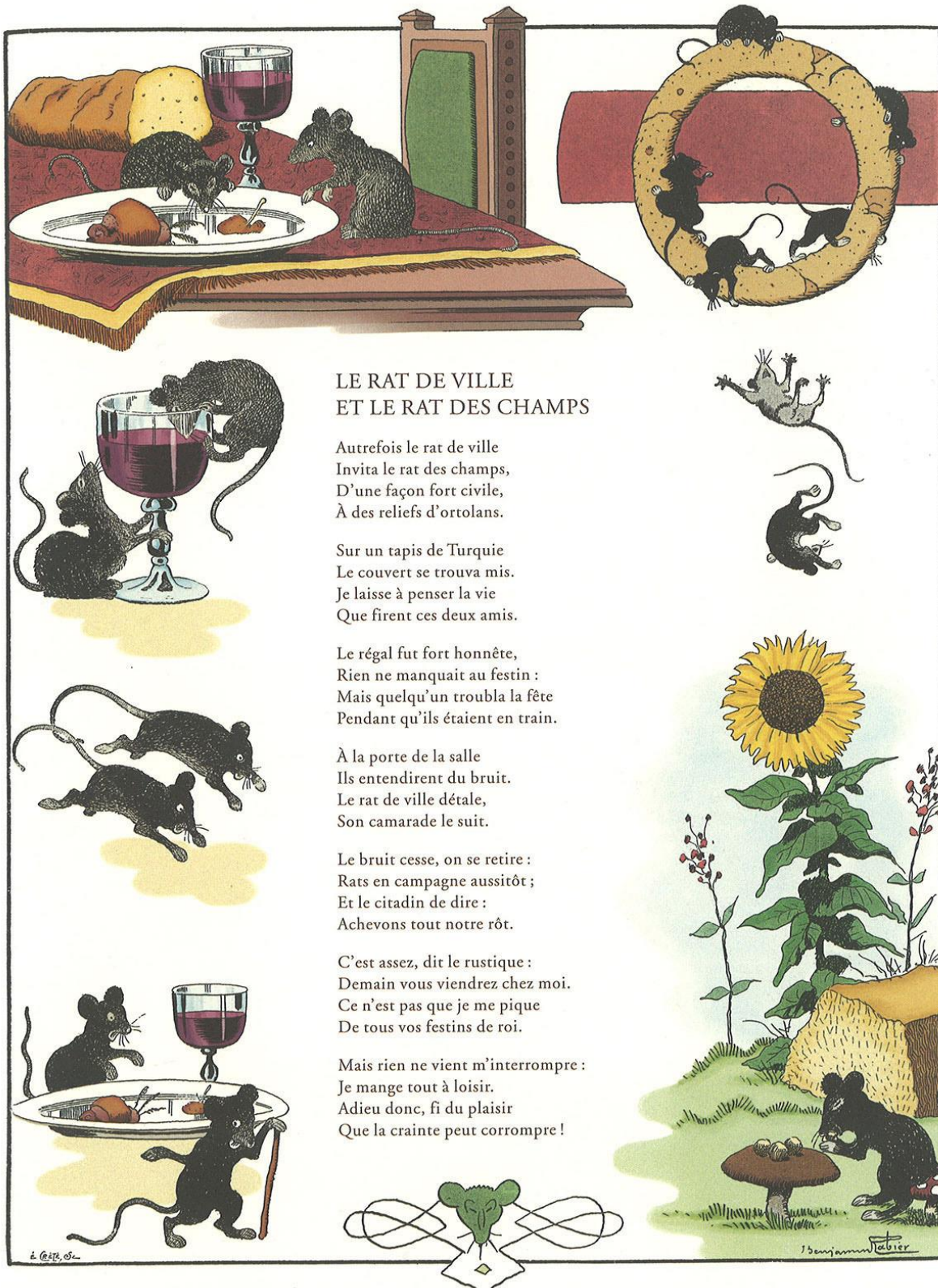
Commandé en 1659 par Fouquet pour célébrer son domaine dont la construction n'est pas terminée, « *Le Songe de Vaux* » nous entraîne dans le futur parc où l'on croise un saumon et un esturgeon déjà bien bavards.

« Me promenant vers un carré d'eau qui est au-dessus d'une cascade, j'aperçus un saumon et un esturgeon s'approchant du bord, comme s'ils eussent voulu me parler. Cela me surprit tout à fait ; car je ne croyais pas que la rivière d'Anqueuil entretînt commerce avec l'Océan. Je demandai donc à ces animaux pour quel sujet et par quel motif ils avaient quitté leur patrie. L'esturgeon me répondit par un truchement :

*« Cela vous semble nouveau
Que des poissons, qui nagent en grand'eau,
Une prison volontaire,
Et renoncent pour elle à leur pays natal,
Quand la prison serait un palais de cristal.
En effet, il n'est personne
Qui d'abord ne s'en étonne ; [...]
Je vais vous dire la raison
Qui nous a fait choisir cette aimable prison
Qu'avec moi ce saumon habite. [...]
Nous fûmes envoyés par le maître des vents
Pour offrir de sa part, en termes obligeants,
Au possesseur de Vaux, Oronte son intime,
Ce que dans ses pays on voit de raretés,
Ambre, nacre, corail, marbre, diversités,
Enfin tous les trésors de la cour maritime ».*
(Jean de la Fontaine, « *Le Songe de Vaux* », inachevé, 1659)



Les jardins de Vaux-le-Vicomte, estampe du XVIIe siècle



LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
À des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête,
Rien ne manquait au festin :
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

À la porte de la salle
Ils entendirent du bruit.
Le rat de ville détale,
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne aussitôt ;
Et le citadin de dire :
Achevons tout notre rôti.

C'est assez, dit le rustique :
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi.

Mais rien ne vient m'interrompre :
Je mange tout à loisir.
Adieu donc, fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre !

Chassé du paradis

Suivent huit années d'insouciance dans le sillage de l'« *Écureuil* » (« *foucquet* » en breton), entre Paris et les domaines de Saint-Mandé puis de Vaux-le-Vicomte, en construction, qui inspire au poète un *Songe de Vaux*.

Dans ce domaine de rêve, ébauche du futur Versailles, notre apprenti écrivain devient écrivain de cour, « *papillon du Parnasse et semblable aux abeilles* » (*Lettre à madame de La Sablière*) qui gravitent autour du maître du domaine. Celui-ci sait fort bien aider ce petit monde à trouver l'inspiration grâce à sa grande générosité et un goût très sûr.

Charles Perrault, **Pierre Corneille** et **madame de Sévigné**, entre autres gloires de la plume, peuvent se féliciter d'avoir croisé son chemin ! Le débutant **Molière** y trouve un appui de poids qu'il remercie avec les *Fâcheux*, comédie-ballet restée célèbre pour avoir été représentée le soir de la disgrâce du surintendant.



La disgrâce de Fouquet, par Nicolas de Poilly

« Le 17 août, à 6 heures du soir, Fouquet était le roi de France ; à 2 heures du matin, il n'était plus rien ». Ce raccourci cruel de Voltaire évoque bien le **coup de tonnerre** qui a déchiré la cour en cette nuit de 1661, lorsque **Louis XIV**, poussé par **Colbert** qui voit dans Fouquet un concurrent à la succession de **Mazarin**, prit ombrage de la gloire de son fidèle serviteur. Au cachot !

Pour La Fontaine, c'est une catastrophe. Non seulement il n'a plus de mécène, mais il a perdu un ami et ne comprend pas pourquoi : « *Il est arrêté, et le roi est violent contre lui, au point qu'il dit*

avoir entre les mains des pièces qui le feront pendre. Ah ! s'il le fait, il sera autrement cruel que ses ennemis, d'autant qu'il n'a pas, comme eux, intérêt d'être injuste » (Lettre à Maucroix, 1661).



« Les Deux amis », gravure d'après JB Oudry

Loin de renier son protecteur, La Fontaine fait publier anonymement l'année suivante un plaidoyer sous le titre « *Élégie aux Nymphes de Vaux* » (1662) : « *Pleurez, Nymphes de Vaux [...] / Les destins sont contents : Oronte est malheureux* ».

Suivra une « *Ode au Roi* » (1663) qui n'aura pas plus de succès auprès du souverain inflexible. Fouquet échappera à la peine capitale mais pas à la prison à vie.

« *Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même.
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime* ».
(« *Les Deux amis* »)

Sous le charme de Molière

Dans cette lettre datée du 22 août 1661, La Fontaine tente de faire vivre à son ami Maucroix, alors à Rome, la féerie de la **soirée théâtrale** offerte le 17 par Molière à Fouquet et à la famille royale. La Fontaine en profite pour rendre un hommage sincère à l'écrivain, « *son homme* », avec lequel il partagea la volonté de « *corriger les mœurs par le rire* », selon l'expression du poète Horace.

« *Je ne te conterai donc que ce qui s'est passé à Vaux le 17 de ce mois : le roi, la reine mère, Monsieur, Madame, quantité de princes et de seigneurs s'y trouvèrent : il y eut un souper magnifique, une excellente comédie, un ballet fort divertissant, et un feu qui ne devait rien à celui qu'on fit pour l'Entrée [...]*

Le souper fini, la comédie eut son tour : on avait dressé le théâtre au bas de l'allée des sapins.

En cet endroit qui n'est pas le moins beau [...]

Furent préparés les plaisirs

Que l'on goûta cette soirée.

De feuillages touffus la scène était parée,

Et de cent flambeaux éclairée :

Le Ciel en fut jaloux. Enfin figure-toi

Que, lorsqu'on eut tiré les toiles,

Tout combattit à Vaux pour le plaisir du roi

La musique, les eaux, les lustres, les étoiles. [...]

Les décorations furent magnifiques, et cela ne se passa point sans machines.

*On vit des rocs s'ouvrir, des termes se mouvoir,
Et sur son piédestal tourner mainte figure. [...]*

*C'est un ouvrage de Molière ;
Cet écrivain par sa manière
Charme à présent toute la Cour.*

*De la façon que son nom court,
Il doit être par delà Rome :
J'en suis ravi, car c'est mon homme.*

*Te souvient-il bien qu'autrefois
Nous avons conclu d'une voix*

*Qu'il allait ramener en France
Le bon goût et l'air de Térence?*

Plaute n'est plus qu'un plat bouffon ».

(Jean de La Fontaine, « À Monsieur de Maucroix. Relation d'une fête donnée à Vaux », 1661)



Louis XIV et Molière, par Jean-Louis Gérôme, 1862



LA GRENOUILLE QUI VEUT SE FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BŒUF

Une grenouille vit un bœuf,
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille,
Pour égaler l'animal en grosseur,
Et : Regardez bien ma sœur ;
Est-ce assez ? dites-moi, n'y suis-je point encore ?
Nenni. M'y voici donc ? Point du tout. M'y voilà ?
Vous n'en approchez point. La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

Le Bonhomme se dévergonde

Pour La Fontaine, il est temps de s'éloigner et de prendre du recul. Il suit donc son oncle Jannart pour un séjour dans le Limousin qui ressemble fort à un prudent exil. En chemin, le fidèle ami ne manque pas de s'arrêter à Amboise, devant la chambre où a été enfermé Fouquet : « *Vous peindre un tel appartement, ce serait attirer vos larmes [...]. Sans la nuit, on n'eut jamais pu m'arracher de cet endroit* » (Lettre à madame de La Fontaine, 1663).



« *La courtisane amoureuse* », gravure de Nicolas de Larmessin pour les Contes de La Fontaine, 1740

En 1664, enfin anobli, on le retrouve à Paris comme « *gentilhomme servant* » au service de la duchesse d'Orléans, veuve de Gaston de France, frère de Louis XIII. Certes, sa fonction n'est pour l'instant que de passer les plats à ce beau monde un peu triste du palais du Luxembourg mais le succès de sa première publication, les *Contes et Nouvelles en vers tirés de Boccace et de l'Arioste* (1665), lui laisse entrevoir un autre avenir.

À 44 ans, il est temps ! Celui que ses amis Molière, Racine et Boileau aiment à appeler « *Le Bonhomme* » lorsqu'ils le retrouvent au cabaret ou chez lui, rue d'Enfer, a fait preuve d'une belle audace en donnant un ton quelque peu gaillard, voire franchement rabelaisien, à ses histoires d'épouses coquines et maris cocus. Le genre, qui n'est finalement pas neuf, ravit les salons qui

s'émoustillent de ce gentil badinage fait d'un mélange subtil d'élégance et de gauloiserie, conté avec une plume tellement légère !

Rapidement, il fait paraître un deuxième recueil encore plus osé, encore plus applaudi. La cour fait la moue, Colbert les gros yeux. La Fontaine a-t-il oublié que c'est justement lui, l'ennemi de Fouquet, qui distribue les pensions aux écrivains ?

Les « *bagatelles* »

C'est en vers que furent rédigés ces Contes grivois qui faillirent coûter à notre auteur canaille sa place d'académicien. « *Ordures* » pour Antoine Furetière, ils furent reconnus par le public des salons pour ce qu'ils se voulaient être, des « *bagatelles* » (*Préface*). Dans le début du texte suivant, « *La Coupe enchantée* », nous retrouvons un petit air des fables, mais aussi un écho à Molière et ses maris trompés...

*« Les maux les plus cruels ne sont que des
chansons
Près de ceux qu'aux maris cause la jalousie.
Figurez-vous un fou chez qui tous les soupçons
Sont bien venus, quoi qu'on lui die.
Il n'a pas un moment de repos en sa vie.
Si l'oreille lui tinte, o dieux ! tout est perdu
Ses songes sont toujours que l'on le fait cocu.
Pourvu qu'il songe, c'est l'affaire.
Je ne vous voudrais pas un tel point garantir ;
Car pour songer il faut dormir,
Et les jaloux ne dorment guère.
Le moindre bruit éveille un mari soupçonneux
Qu'à l'entour de sa femme une mouche
bourdonne
C'est cocuage qu'en personne
Il a vu de ses propres yeux. Si bien vu que l'erreur
n'en peut être effacée,
Il veut à toute force être au nombre des sots [...] ».*
(Contes, 1671)



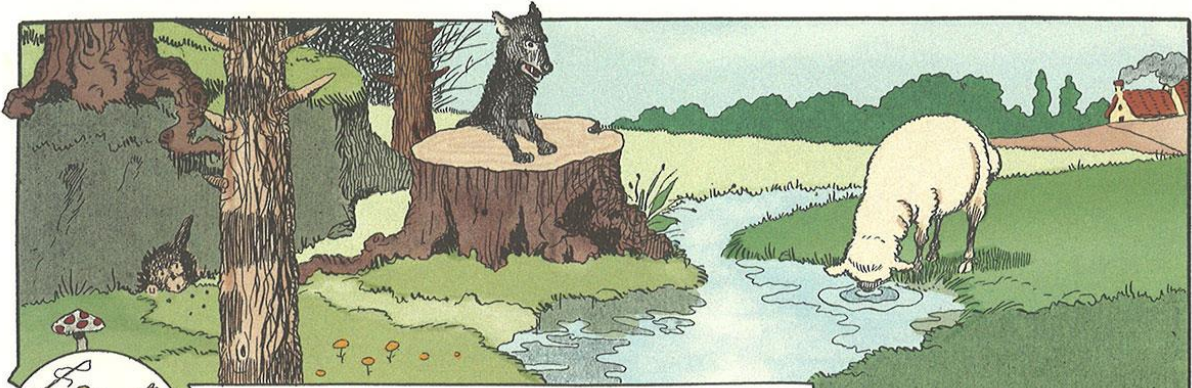
« *Le Calendrier des Vieillards* », Contes, 1795



« *Le Lièvre et la Tortue* », dessin de Grandville, 1855

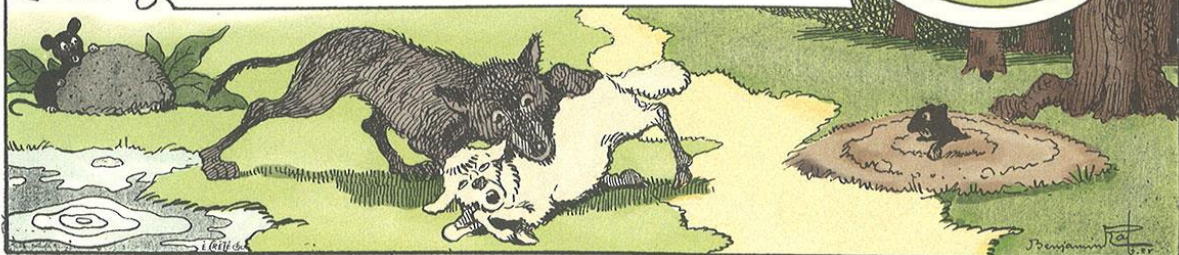
Il va falloir dénicher une autre source de revenus.

*« Lui cependant méprise une telle victoire ;
Tient la gageure à peu de gloire ;
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure ».*
(« *Le Lièvre et la tortue* »)



LE LOUP ET L'AGNEAU

La raison du plus fort est toujours la meilleure :
 Nous l'allons montrer tout à l'heure.
 Un agneau se désaltérait
 Dans le courant d'une onde pure.
 Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
 Et que la faim en ces lieux attirait.
 Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
 Dit cet animal, plein de rage :
 Tu seras châtié de ta témérité.
 Sire, répond l'agneau, que votre majesté
 Ne se mette pas en colère ;
 Mais plutôt qu'elle considère
 Que je me vas désaltérant
 Dans le courant
 Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;
 Et que par conséquent, en aucune façon,
 Je ne puis troubler sa boisson.
 Tu la troubles, reprit cette bête cruelle ;
 Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
 Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?
 Reprit l'agneau, je tète encor ma mère.
 Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
 Je n'en ai point. C'est donc quelqu'un des tiens ;
 Car vous ne m'épargnez guère,
 Vous, vos bergers et vos chiens.
 On me l'a dit : il faut que je me venge.
 Là-dessus, au fond des forêts
 Le loup l'emporte, et puis le mange,
 Sans autre forme de procès.



Le Roi et le vagabond

124 ! C'est le nombre impressionnant de fables que La Fontaine tire de son tiroir pour les publier en une seule fois, le 31 mars 1668.

L'écrivain a choisi de déterrer ce vieux genre, cher aux Romains mais qui n'est plus guère apprécié que par quelques savants et latinistes néophytes. Lui-même a dû revenir à ses jeunes années pour se replonger dans Phèdre et Ésope, lectures qu'il complète par des fabliaux.



Le recueil achevé, il demande la permission de le dédier au Dauphin, fils de Louis XIV. Pourtant le roi, il ne l'a pour l'instant qu'à peine entrevu à Vaux et ne l'a à aucun moment côtoyé à la cour. Quant à être son protégé, il n'y arrivera jamais, alors que la plupart des fidèles de Fouquet sont parvenus à changer de camp.

La Fontaine réussit en effet l'exploit d'être familier de plusieurs groupes détestés en haut lieu, c'est-à-dire Port-Royal, les libertins et l'entourage de la nièce de Mazarin, la duchesse de Bouillon, dont le nom a été cité dans l'affaire des Poisons. Pourtant, il n'a cessé de tourner autour du trône, passant de la protection d'une duchesse à celle de Mme de Montespan.



Projet de bosquet pour le parc de Versailles



« La Cigale et la Fourmi », par Jean-Baptiste Oudry

Sachant la passion du Soleil pour son œuvre de bâtisseur, il va jusqu'à chanter la gloire de Versailles dans *Les Amours de Psyché* (1669), récit en prose et vers qui prend pour cadre les jardins de Le Nôtre.

Nouvel échec : il ne fait qu'entrevoir les ors de la bonne société qui aime à le fêter mais l'oublie dès qu'il est question d'argent. Il ne peut même plus compter sur sa charge de maître des eaux et forêts, perdue en 1671, quelques mois avant la mort de sa vieille protectrice, la duchesse d'Orléans. L'avenir s'annonce difficile.

« La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue. [...]
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine ».
(« La Cigale et la fourmi »)

C'est la déchéance : séparé de sa femme et de son fils Charles qu'il n'a pas vu grandir, La Fontaine est ruiné par les jeux de hasard et doit trouver refuge dans le grenier de madame de La Sablière, épouse d'un de ces Paladins qui ont enchanté sa jeunesse.

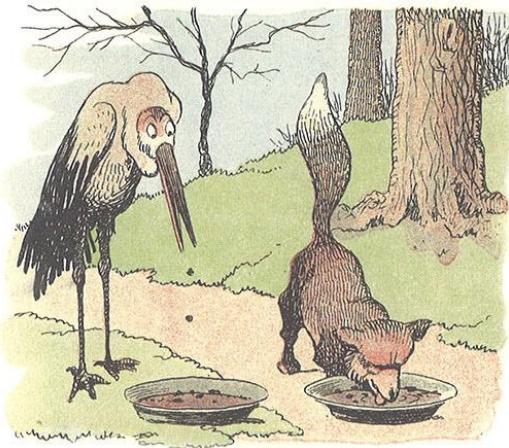
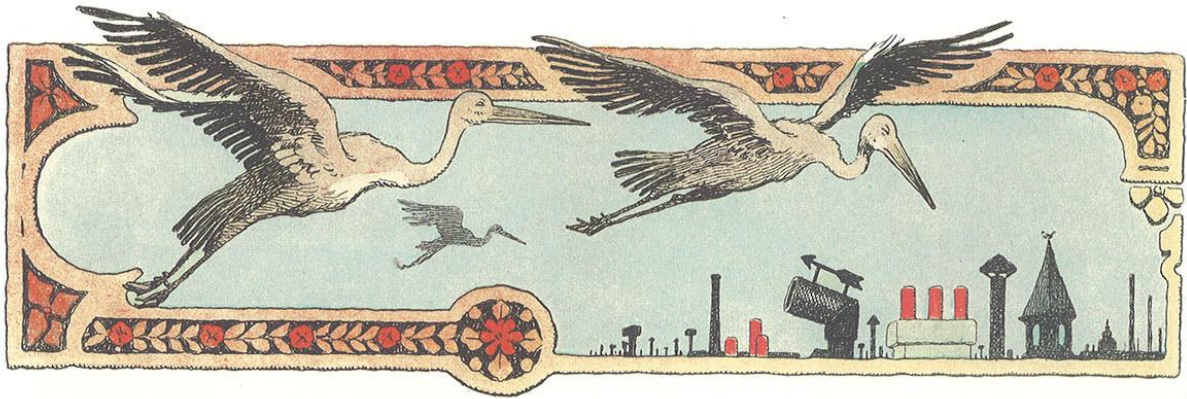
Le répit est de courte durée car pour les veuves aussi les temps sont durs, et La Fontaine doit déménager dans un entresol voisin à peine chauffé. Et ce ne sont pas les revenus de ses *Contes*, dont la dernière publication a été saisie en 1675, qui vont l'aider. Mais si le ventre se remplit difficilement, quel festin pour l'esprit !

Il parle littérature, arts, sciences et autres sujets distingués chez sa « *Tendre Iris* » mais aussi chez **Ninon de Lenclos** où il côtoie La Rochefoucauld et madame de Lafayette.

On l'encourage à poursuivre la rédaction de ces charmantes fables, dont le deuxième recueil, paru en 1678, est dédié à madame de Montespan. Il ne lui reste plus qu'à briguer un fauteuil à l'**Académie française**, et tant qu'à faire celui de son ennemi Colbert, mort en 1683 !



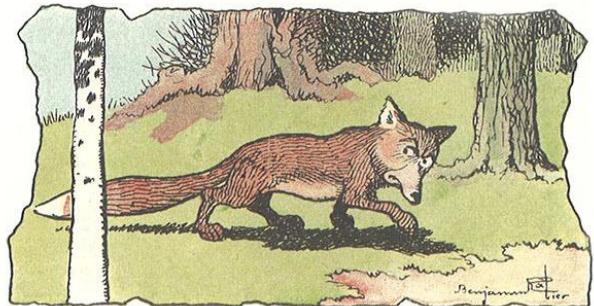
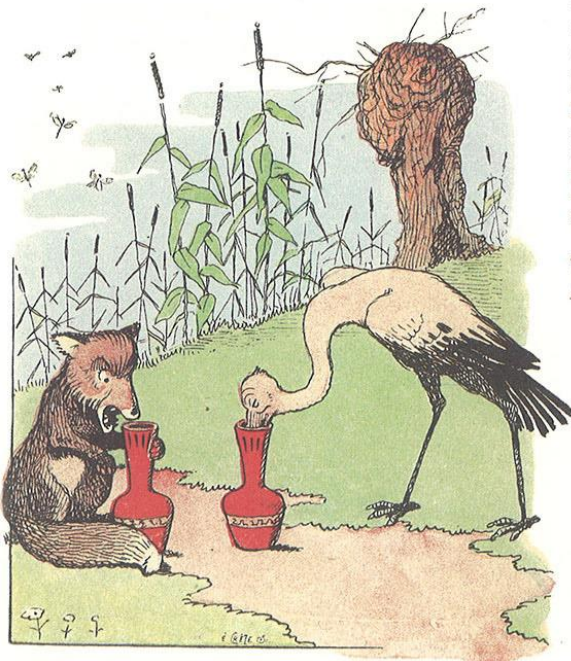
Madame de La Sablière, par Pierre Mignard



LE RENARD ET LA CIGOGNE

Compère le renard se mit un jour en frais
Et retint à dîner commère la cigogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts.
Le galant, pour toute besogne,
Avait un brouet clair ; il vivait chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La cigogne au long bec n'en put attraper miette ;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
À quelque temps de là la cigogne le prie.
Volontiers, lui dit-il ; car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.
À l'heure dite, il courut au logis
De la cigogne son hôtesse ;
Loua très fort sa politesse ;
Trouva le dîner cuit à point.
Bon appétit surtout ; renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer,
Mais le museau du sire était d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Serrant la queue et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille.



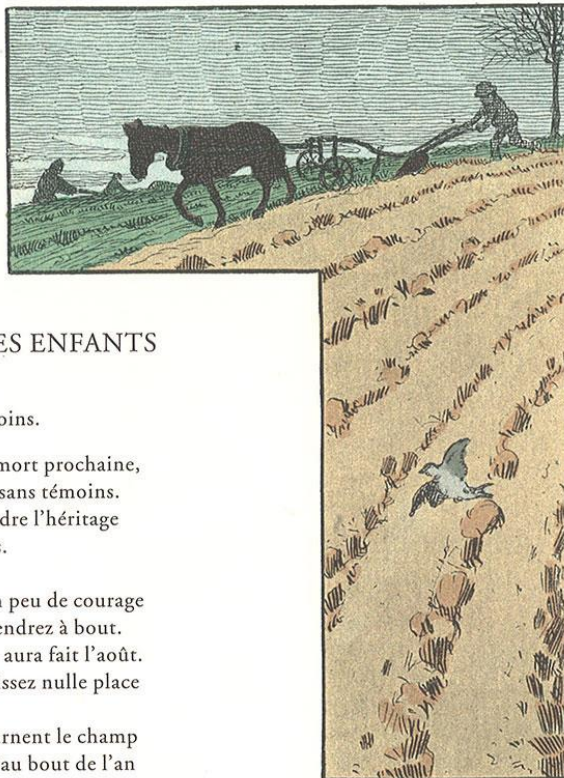
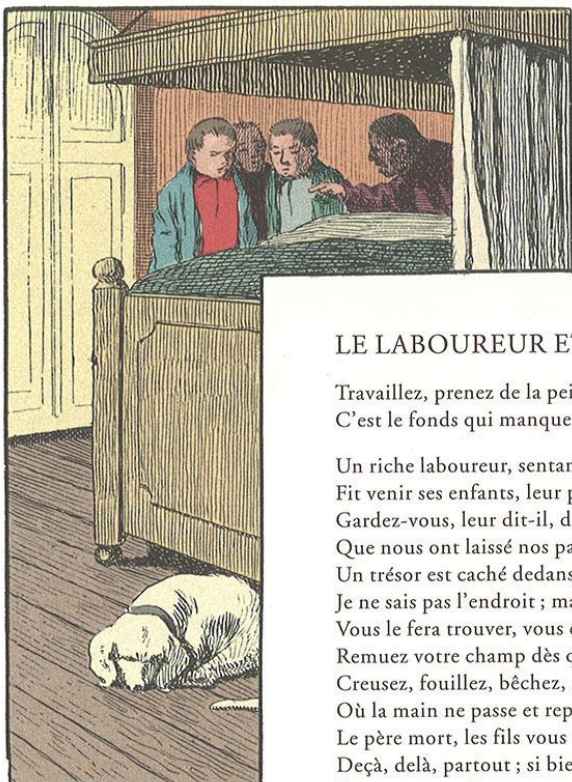
Du grenier à la Coupole

Jean de La Fontaine est coopté par les *Immortels* mais le roi refuse de confirmer cette élection et lui préfère Boileau. Par chance, celui-ci accède à un fauteuil peu de temps après, permettant au fabuliste d'entrer à son tour sous la Coupole en 1684, contre la promesse « *d'être sage* ». Il la respecte, du moins un temps, en se montrant assidu aux séances, mais très vite on recommence à le croiser au milieu de diverses réjouissances. La cigale a repris le dessus !

*« Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin ».*
(« Le Chêne et le roseau »)



« Le Chêne et le roseau », par Jules Coignet, 1831



LE LABOUREUR ET SES ENFANTS

Travaillez, prenez de la peine ;
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents.

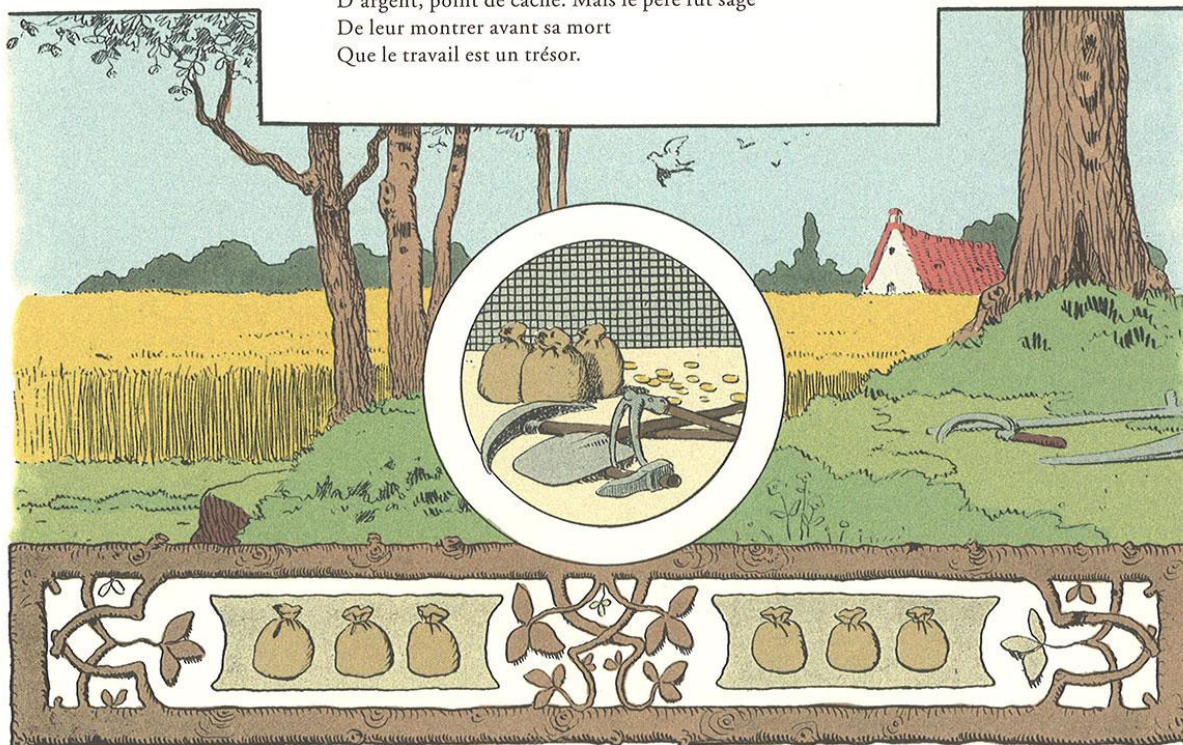
Un trésor est caché dedans.

Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.

Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'août.
Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.

Le père mort, les fils vous retournent le champ
Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.

D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer avant sa mort
Que le travail est un trésor.



Et Jean s'en alla...

À près de soixante ans, notre poète veut encore s'amuser et s'essaye dès lors à varier les styles et les genres : ce sera un livret d'opéra (*Daphné*, 1674), refusé par Lully qui devient une des rares personnes à avoir droit à son ressentiment éternel ; suivront la tragédie *Achille*, restée heureusement inachevée (1680-1685), la tragédie musicale *Astrée* (1691) moquée partout et la pièce en un acte *Le Rendez-vous* (1683) dont le texte a été perdu !



Jean de La Fontaine, par Hyacinthe Rigaud, 1684

Il va jusqu'à tenter la poésie scientifique pour vanter, dans une suite interminable de 600 vers, les vertus du quinquina (1682). On peut donc le croire lorsqu'il explique en 1685 : « *Je suis chose légère, et vole à tout sujet* » (*Discours à Mme de la Sablière*, 1678). Il finit cependant par revenir à ses premiers amours pour publier le dernier recueil de ses fables, en 1694. Mais la mort commence à s'approcher, il le sent.

Une première faiblesse en 1692 l'a déjà poussé à demander l'assistance de l'Église, quitte à devoir renier ses *Contes* devant son confesseur mais aussi devant une délégation de l'Académie française. Quelles exigences pour de petites histoires gentillettes !

Malgré cette abjuration publique, il s'inquiète pour le salut de son âme et passe de plus en plus de temps sur les rimes d'un *Dies Irae* qui doit contribuer à son salut. « *O mon cher, écrit-il à son ami Maurois quelques semaines avant sa mort, mourir n'est rien ; mais songes-tu que je vais comparaître devant Dieu ?* »

Il rend finalement le dernier soupir le 10 avril 1695 sans être apaisé comme le montre le cilice de pénitent que l'on retrouve autour de son corps. D'abord inhumé au cimetière des Saints-Innocents à Paris, il rejoint officiellement en 1817 son cher Molière au Père-Lachaise. Mais aujourd'hui quelques doutes subsistent sur la présence effective des corps des deux amis...

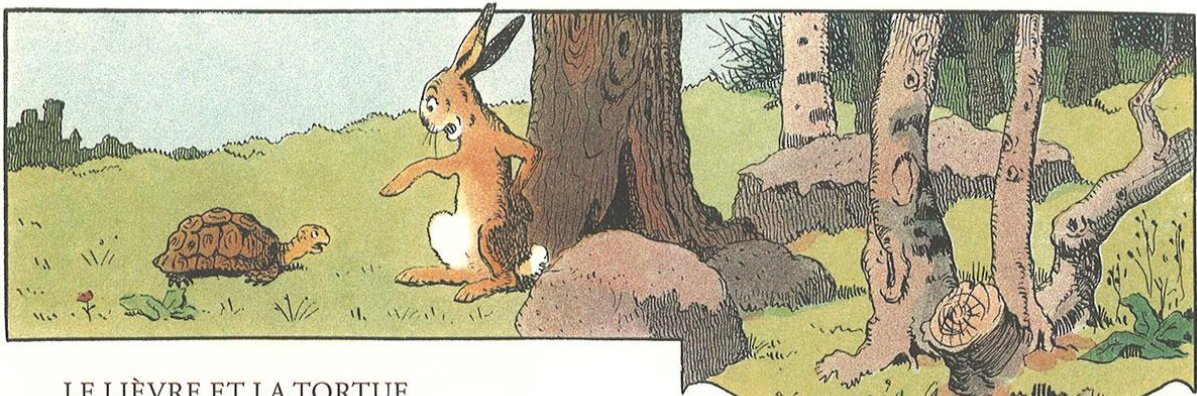


« La Mort et le mourant », d'après JB Oudry, Noël Lemire, 1759

Il laisse une « *Épître d'un paresseux* » qui ne reflète qu'imparfaitement le parcours de celui qui créa près de 240 fables et 60 contes, avec l'exploit de ne pas avoir eu l'air de travailler. Dans son cas, on ne peut pas dire que la montagne a accouché d'une souris !

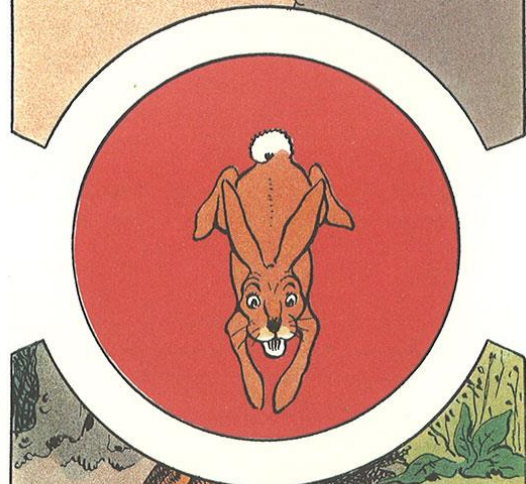
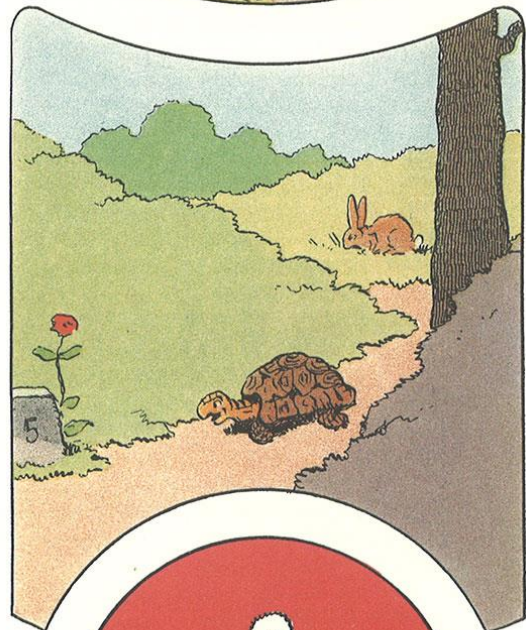
« *Jean s'en alla comme il était venu,
Mangea le fonds avec le revenu,
Tint les trésors chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien le sut dispenser :
Deux parts en fit, dont il souloit [avait
coutume] passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire* ».
(« *Épître d'un paresseux* », *Fables nouvelles*, 1671)

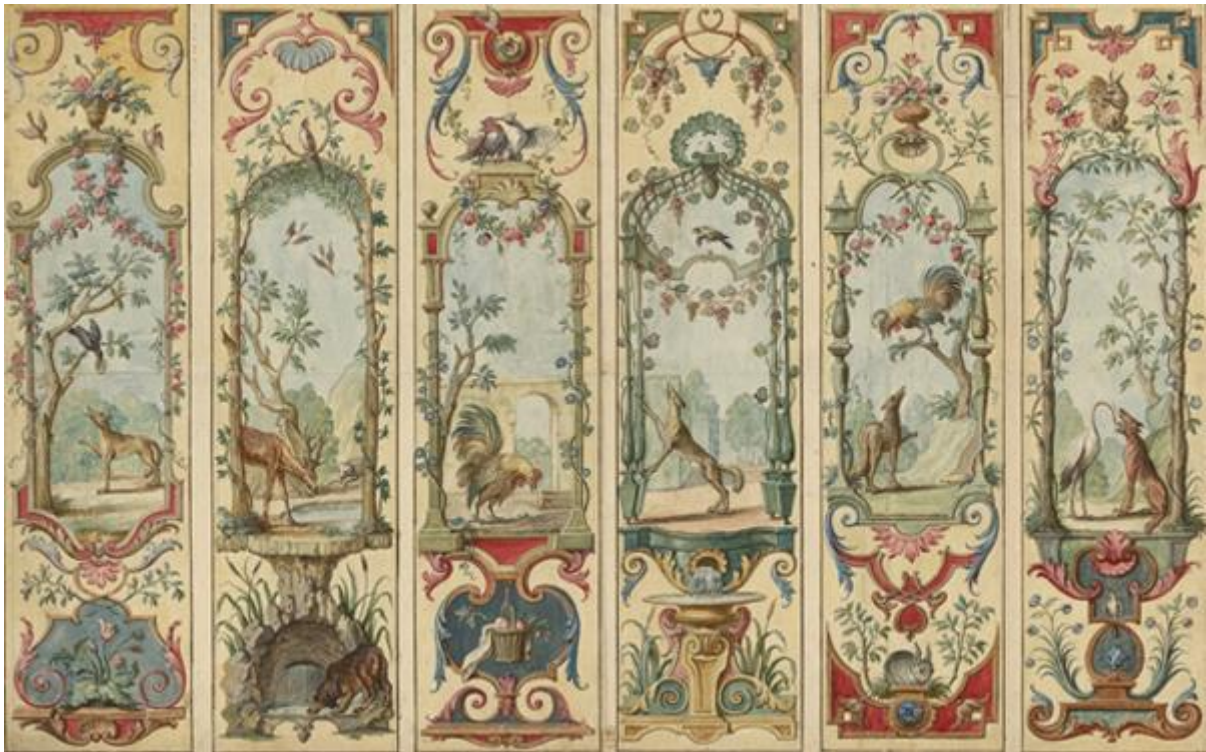
« *À quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour
vous ?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs
passées* »
(« *Le Vieillard et les trois jeunes hommes* »).



LE LIÈVRE ET LA TORTUE

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point :
 Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.
 Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
 Sitôt que moi ce but. Sitôt ? Êtes-vous sage ?
 Repartit l'animal léger.
 Ma commère, il vous faut purger
 Avec quatre grains d'ellébore.
 Sage ou non, je parie encore.
 Ainsi fut fait ; et de tous deux
 On mit près du but les enjeux.
 Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
 Ni de quel juge l'on convint.
 Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire :
 J'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'être atteint,
 Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes
 Et leur fait arpenter les landes.
 Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
 Pour dormir et pour écouter
 D'où vient le vent, il laisse la tortue
 Aller son train de sénateur.
 Elle part, elle s'évertue,
 Elle se hâte avec lenteur.
 Lui cependant méprise une telle victoire,
 Tient la gageure à peu de gloire,
 Croit qu'il y va de son honneur
 De partir tard. Il broute, il se repose,
 Il s'amuse à toute autre chose
 Qu'à la gageure. À la fin, quand il vit
 Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
 Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit
 Furent vains : la tortue arriva la première.
 Eh bien ! lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?
 De quoi vous sert votre vitesse ?
 Moi l'emporter ! Et que serait-ce
 Si vous portiez une maison ?





La fable ? Drôle d'idée...



Ésope et le renard, Ve siècle av. J.-C.

Ce serait un Grec du VI^e siècle av. J.-C., laid comme un pou mais futé comme un renard, qui aurait inventé les fables.

On dit en effet qu'un individu étrange du nom d'Ésope avait su se sortir de bien des pièges en racontant de petites histoires amusantes enrichies d'une morale bien tournée.

Apprises par cœur par tous les Athéniens, y compris Socrate qui y consacra ses derniers instants, ces apologues ou récits moralisateurs ont traversé les siècles pour arriver à Rome où ils font la joie d'Horace et surtout de Phèdre, esclave affranchi par Auguste (I^{er} siècle).

De l'autre côté du monde, les princes indiens dévorent dès le II^e ou III^e siècle avant J.-C. dans

le *Pañchatantra* les histoires de deux chacals dont les aventures sont censées leur apporter la sagesse.

Devenus Kalila et Dimna dans une adaptation en persan puis en arabe, au VIII^e siècle, ces animaux-personnages réapparaissent en Europe au Moyen Âge dans des *ysopets* (recueils de fables), puis dans le fameux *Roman de Renart* (XII^e siècle).

Ils inspireront La Fontaine qui pourra accéder, dès 1664, à une traduction du *Kalîla et Dimna*. Le poète exploitera aussi l'exotisme de ces récits dans ses propres évocations des Moghols et du Monomotapa.



« Le Lièvre et la Caille » ; ce conte oriental inspira à La Fontaine « Le Chat, la Belette et le petit Lapin »

Quelque peu délaissées par nos humanistes qui les abandonnent aux linguistes et aux scolaires, les fables retrouvent grâce à lui une nouvelle jeunesse, tout comme le genre voisin des contes sous l'impulsion de Charles Perrault.

Les *Lumières*, représentées par Jean-Pierre Claris de Florian, suivent cette lancée avant que le XIX^e siècle ne leur préfère nouvelles et romans. Les fables réapparaissent finalement dans la seconde partie du XX^e siècle sous forme de parodies: Raymond Queneau, Eugène Ionesco et autre Pierre Perret s'en donnent à cœur joie ! Notons tout de même que ces derniers textes, mêmes les plus loufoques, restent un bel hommage au maître absolu, La Fontaine !

« Si ce qu'on dit d'Ésope est vrai,
C'était l'oracle de la Grèce,
Lui seul avait plus de sagesse
Que tout l'Aréopage ».
(« Testament expliqué par Ésope »)

Pierre Perret, « Le Corbeau et le renard »

« L'ami Pierrot » ne pouvait que rendre hommage à son maître, avec lequel il partage le même univers tendre et le même goût des mots.

*« Maître Corbeau sur un chêne mastard
Tenait un from'ton dans le clapoir.
Maître Renard reniflant qu'au balcon
Quelque sombre zonard débouchait les flacons
Lui dit : « Salut Corbac,
c'est vous que je cherchais.
A côté du costard que vous portez, mon cher,
La robe du soir du Paon est une serpillière.
De plus, quand vous chantez, il paraîtrait sans charre
Que les merles du coin en ont tous des cauchemars. »
A ces mots le Corbeau plus fier que sa crémère,
Ouvrit grand comme un four son piège à ver de terre.
Et entonnant "Rigoletto" il laissa choir son calendo.
Le Renard le lui pique et dit : « Apprends mon gars
Que si tu ne veux point tomber dans la panade
N'esgourde point celui qui te passe la pommade ... »
Moralité:
On doit reconnaître en tout cas
Que grâce à Monsieur La Fontaine
Très peu de chanteurs d'opéra
Chantent aujourd'hui la bouche pleine ».*



« Corbeau et le renard », illustration par Kawa-nabé Kiyō-sou, maître de l'estampe, 1894

« Le



Plagiaire ? Non, créateur inspiré !



« Le Renard et les Raisins », Gustave Doré, 1867

Mais il ne s'est pas contenté de les traduire à nouveau : d'une plume efficace, il choisit chaque mot, chaque expression pour réécrire avec légèreté des textes souvent lourds ou trop désireux d'aller rapidement à la morale.

Ses personnages sont dessinés avec une délicatesse infinie dans le rendu de la psychologie et des attitudes, le tout dans une langue si simple qu'elle est encore aujourd'hui accessible aux plus jeunes.

Et quel art de la narration ! En deux vers il présente le cadre, en quatre il expose l'intrigue ; le lecteur ne peut dès lors plus se détacher de l'histoire au suspense habilement travaillé, nourri d'un présent de narration qui nous plonge au cœur de l'action.

Ajoutez à cela quelques dialogues pleins de vie, une touche discrète d'humour parfois narquois mais toujours bon enfant et une morale pleine de bon sens, et vous avez la recette du succès jamais démenti d'un

Un renard affamé, voyant des grappes de raisin pendre à une treille, voulut les attraper ; mais ne pouvant y parvenir, il s'éloigna en se disant à lui-même : « *C'est du verjus* ».

Pareillement certains hommes, ne pouvant mener à bien leurs affaires, à cause de leur incapacité, en accusent les « *circonstances* ».

Cela vous rappelle quelque chose ? « *Le Renard et les raisins* », bien sûr ! mais dans la version succincte héritée d'Ésope.

Connaissant sur le bout des doigts, comme tous ses contemporains, la littérature gréco-romaine, la Fontaine s'est en effet approprié ces fables qui nourrissaient ses cours de langues anciennes.



« Le Geai paré des plumes du Paon », illustré par Chagall, 1925

écrivain qui avait compris qu'il devait garder toute sa liberté : « *Mon imitation n'est pas un esclavage* ».

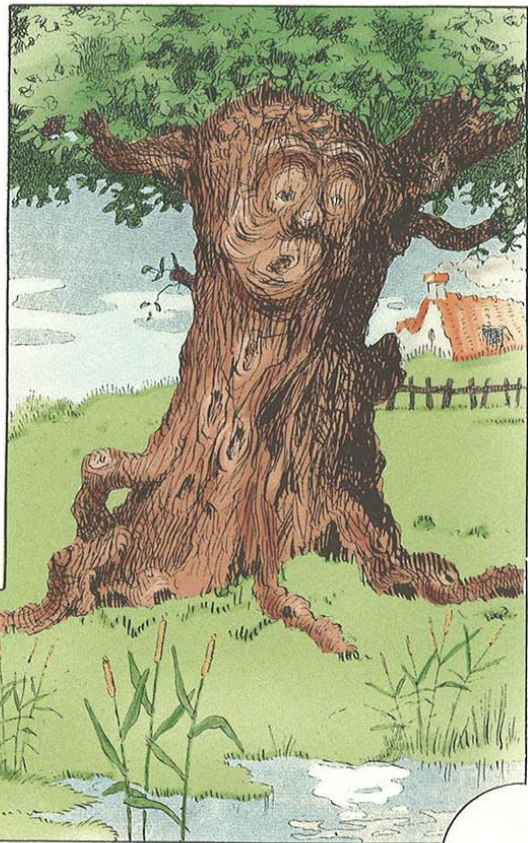
« *Il est assez de geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui :
Ce ne sont pas là mes affaires* ».
(« *Le Geai paré des plumes du Paon* »)



Illustration pour les Fables de La Fontaine, Joseph Hémard, 1937

LE CHÊNE ET LE ROSEAU

Le chêne un jour dit au roseau :
Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau ;
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la tête ;
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir,
Je vous défendrais de l'orage :
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre comparaison, lui répondit l'arbuste,



Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le nord eût porté jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon ; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

La simplicité faite art

C'est ainsi que La Fontaine a réinventé un vieux genre tout en donnant naissance à la « *fable poétique* » en vers.



« Le Corbeau et le Renard » illustré par Marc Chagall, 1926

Habilement, il transforme les antiques fables en prose en poèmes pour répondre au souhait du public, avide de « *nouveauté et de gaieté* ». C'est que le fabuliste est aussi un maître dans l'art poétique, qui sait jongler avec les vers, marier les sons et rimer sans effets inutiles, souvent en inversant simplement les termes : « *sur un arbre perché / [...] par l'odeur alléché* ».

En virtuose de la langue il parvient aussi à habiller discrètement ses créations de quelques amusants archaïsmes (« *Je me vas désaltérant* ») et figures de style parmi les plus communes : énumération, (« *Adieu, veau, vache, cochon* »), répétition (« *Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés* »), oxymore (« *Elle se hâte avec lenteur* »)...



Illustration de couverture pour les Fables de La Fontaine, Félix Lorient, 1929

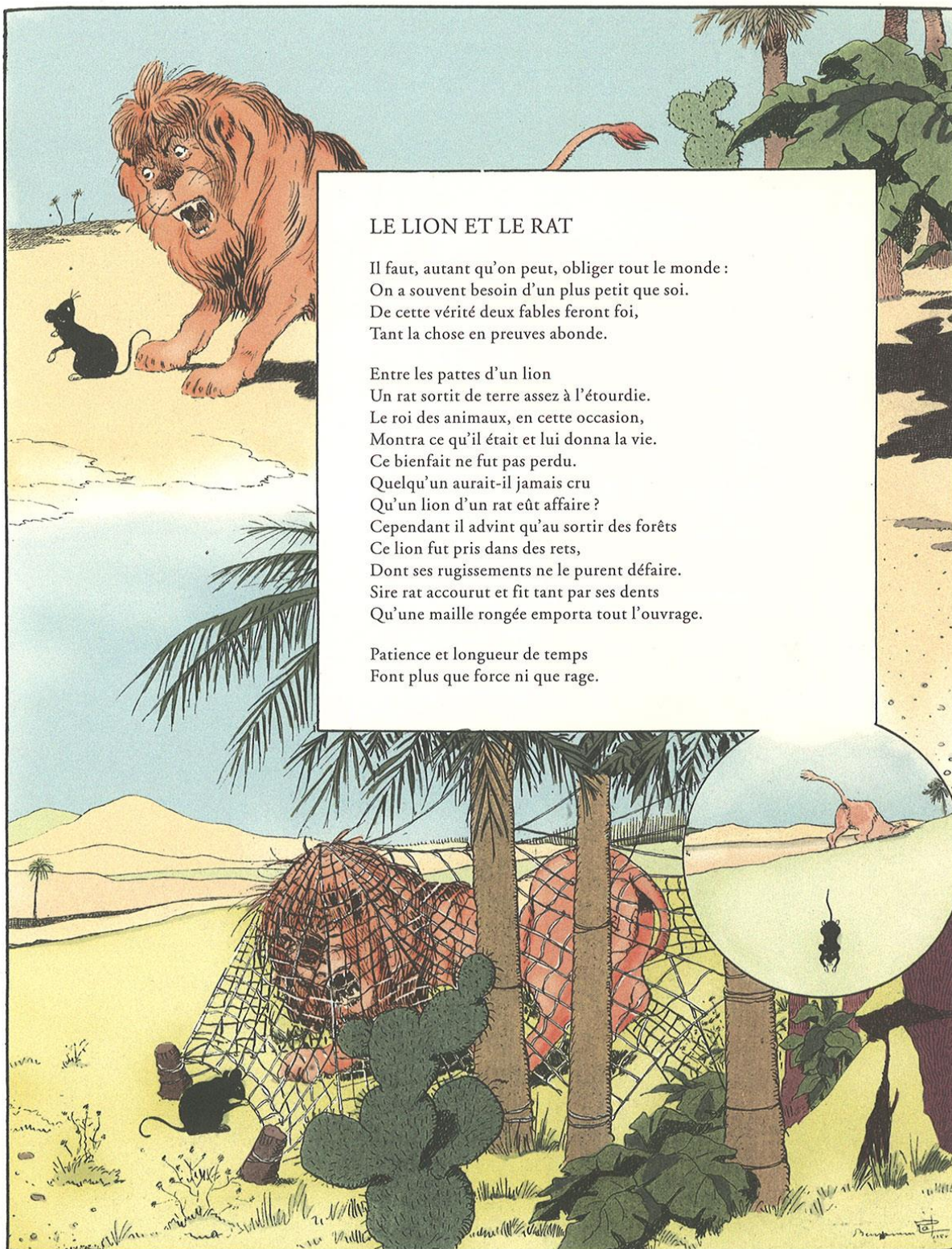
« *Je hais les pièces d'éloquence
Hors de leur place, et qui n'ont point de fin ;
Et ne sais bête au monde pire
Que l'Écolier, si ce n'est le Pédant* ».
(« *L'Écolier, le Pédant et le Maître d'un jardin* »)

L'imagination et la fantaisie animent la « *gente trotte-menue* », les « *patte-pelus* » et autres « *grippeminauds* » du côté de « *Ratopolis* ». La Fontaine joue la sobriété et la simplicité. N'écrit-il pas pour un enfant, le Dauphin ?

Même si aujourd'hui, certaines de ses expressions ou sous-entendus nous paraissent étrangers, l'ensemble conserve une limpidité telle que La Fontaine peut encore être donné à lire aux plus petits.

Lui qui se disait « *paresseux* » a porté au pinacle l'art de faire beaucoup avec la plus grande simplicité.

La Fontaine ? De l'« *eau claire* » (Jean Giraudoux) !



LE LION ET LE RAT

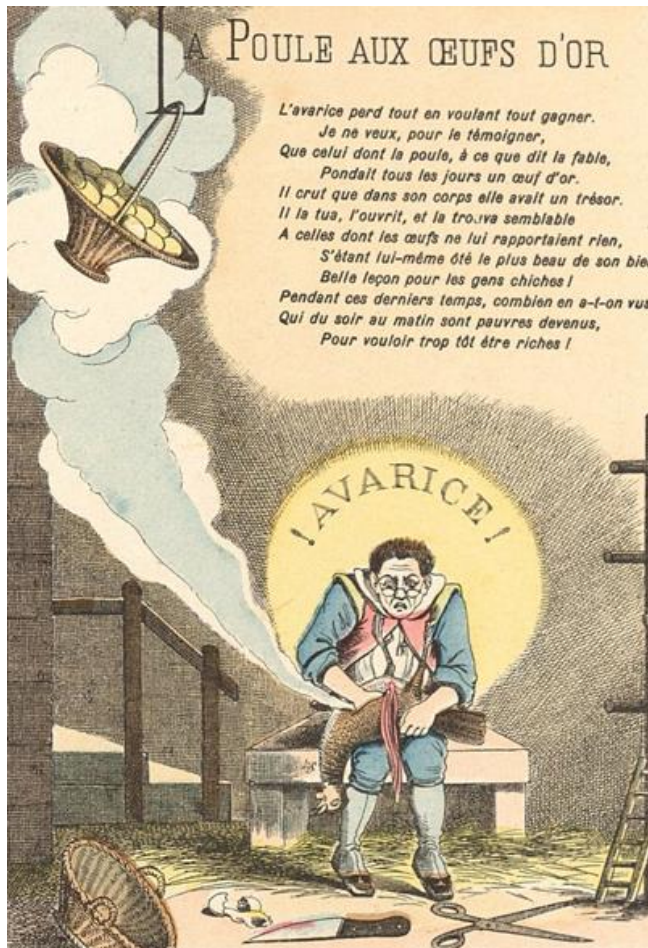
Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi,
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un lion
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire ?
Cependant il advint qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire rat accourut et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

À poils et à plumes

Loup aux dents longues, tortue gentiment futée, fourmi quelque peu radine... Dès que l'on lit La Fontaine, on convoque à l'instant tout un bestiaire joyeusement indiscipliné qui trotte à ses côtés sur les chemins champenois.



« La Poule aux œufs d'or », image d'Épinal

Pourtant remettons les choses à leur place : dans les fables, les animaux ne représentent pas la majorité des personnages ! Ils doivent cohabiter avec bûcherons et bergers, habitants de l'Olympe et de l'empire moghol, citrouille et roseau et même avec un pot de fer et un pot de terre.

Malgré tout, ce sont bien nos amis à deux ou quatre pattes (voire plus pour les insectes) qui règnent en maîtres sur nos imaginations.

Et pour cause ! Quoi de plus charmant que d'évoquer deux pigeons fous amoureux ?

« Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre.
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit... »
(« Les Deux Pigeons »)

La Fontaine ne fait de la sorte que reprendre une vieille tradition, déjà populaire dans l'Antiquité comme au Moyen Âge, friand des aventures de Renart et autres créatures au caractère stéréotypé.

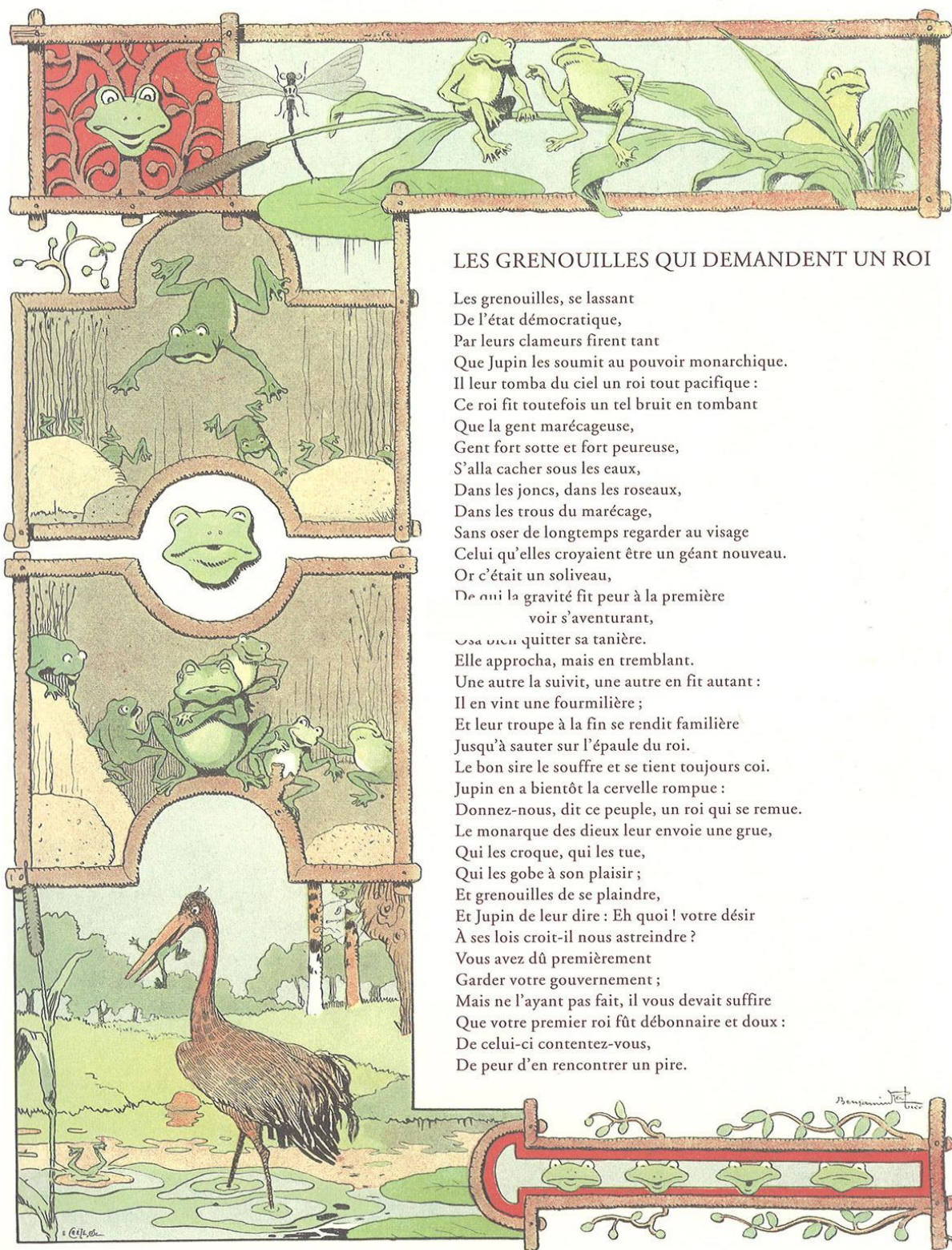
Il s'agit d'animaliser les types humains tout en donnant aux animaux les caractères et langages des hommes (humanisation) : ainsi le rusé est transformé en renard qui lui-même prend l'attitude d'un courtisan.

Qu'importe si les corbeaux n'ont guère l'habitude d'avalier des fromages ! L'auteur ne se revendique nullement comme un scientifique, même s'il participe avec intérêt, dans les salons, aux débats sur l'âme des animaux. Pour lui, pas question de réduire ses amis les bêtes à des machines, comme l'a fait **René Descartes**. Il les a trop observés pour cela, comme ces cerfs capables de « cent stratagèmes / Dignes des plus grands chefs » (*Discours à Mme de la Sablière*, 1678), lorsque leur vie est en jeu. Comment accepter « qu'un Cartésien s'obstine à traiter ce hibou de montre et de machine » (« *Les Souris et le chat-huant* », 1678) ?

« Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
L'homme agit, et qu'il se comporte
En mille occasions comme les animaux :
Le Roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ces sujets [...] ».
(Discours à monsieur le duc de La Rochefoucauld)



« Ombres portées », Jean-Jacques Grandville, 1830



LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN ROI

Les grenouilles, se lassant
 De l'état démocratique,
 Par leurs clameurs firent tant
 Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.
 Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique :
 Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant
 Que la gent marécageuse,
 Gent fort sotte et fort peureuse,
 S'alla cacher sous les eaux,
 Dans les joncs, dans les roseaux,
 Dans les trous du marécage,
 Sans oser de longtemps regarder au visage
 Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.
 Or c'était un soliveau,
 De qui la gravité fit peur à la première
 voir s'aventurant,
 Usa bien quitter sa tanière.
 Elle approcha, mais en tremblant.
 Une autre la suivit, une autre en fit autant :
 Il en vint une fourmilière ;
 Et leur troupe à la fin se rendit familière
 Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.
 Le bon sire le souffre et se tient toujours coi.
 Jupin en a bientôt la cervelle rompue :
 Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue.
 Le monarque des dieux leur envoie une grue,
 Qui les croque, qui les tue,
 Qui les gobe à son plaisir ;
 Et grenouilles de se plaindre,
 Et Jupin de leur dire : Eh quoi ! votre désir
 À ses lois croit-il nous astreindre ?
 Vous avez dû premièrement
 Garder votre gouvernement ;
 Mais ne l'ayant pas fait, il vous devait suffire
 Que votre premier roi fût débonnaire et doux :
 De celui-ci contentez-vous,
 De peur d'en rencontrer un pire.

La comédie humaine

Au contraire, semble dire La Fontaine, regardez comme les animaux nous ressemblent ! Ils ont nos traits de caractère et surtout, comme c'est cocasse ! Tous nos vilains défauts.

Le but premier de ces dialogues animaliers est en effet de faire œuvre satirique pour mieux éduquer nos mœurs, comme il le rappelle dans sa « *Dédicace au Dauphin* » : « *Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons : / Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes ; / Je me sers d'animaux pour instruire les hommes* ».

À aucun moment le lecteur ne doit oublier que « *ce n'est pas aux hérons [qu'il] parle ; écoutez, humains !* ». Avidité (« *On hasarde de perdre en voulant trop gagner* »), jalousie (« *Une poule survint / Et voilà la guerre allumée* »), hypocrisie (« *tout flatteur / Vit aux dépens que celui qui l'écoute* »)...

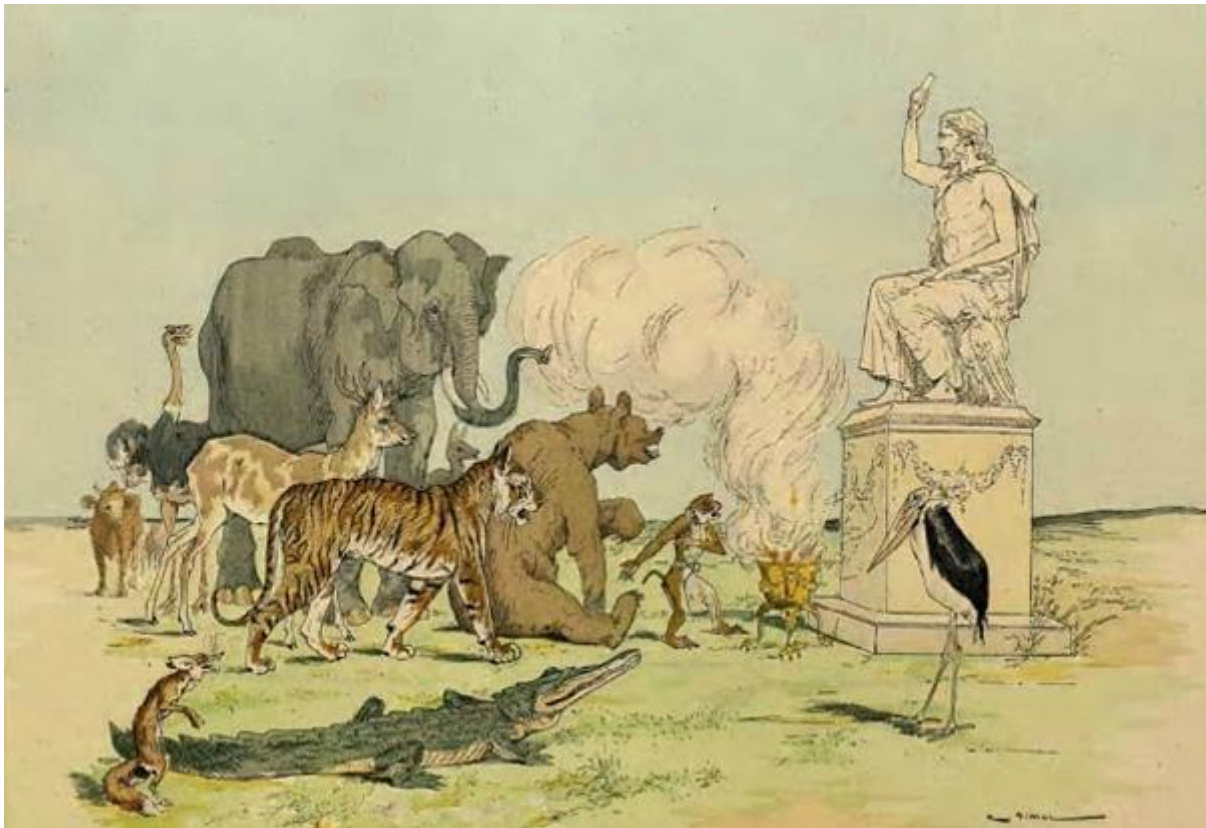


« *Le Loup et l'Agneau* », Jean-Baptiste Oudry, XVIII^e siècle

Pas de pitié pour l'être humain ! La conséquence en est parfois terrible pour nos personnages, comme l'innocent agneau dévoré pour n'avoir trouvé de réponse à cet argument : « *Si ce n'est toi,*

c'est donc ton frère ». Mais les bons aspects de la nature humaine sont là aussi comme la solidarité (« *On a souvent besoin d'un plus petit que soi* »), l'amitié (« *Qu'un ami véritable est une douce chose !* ») et même parfois l'amour (« *Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau* »).

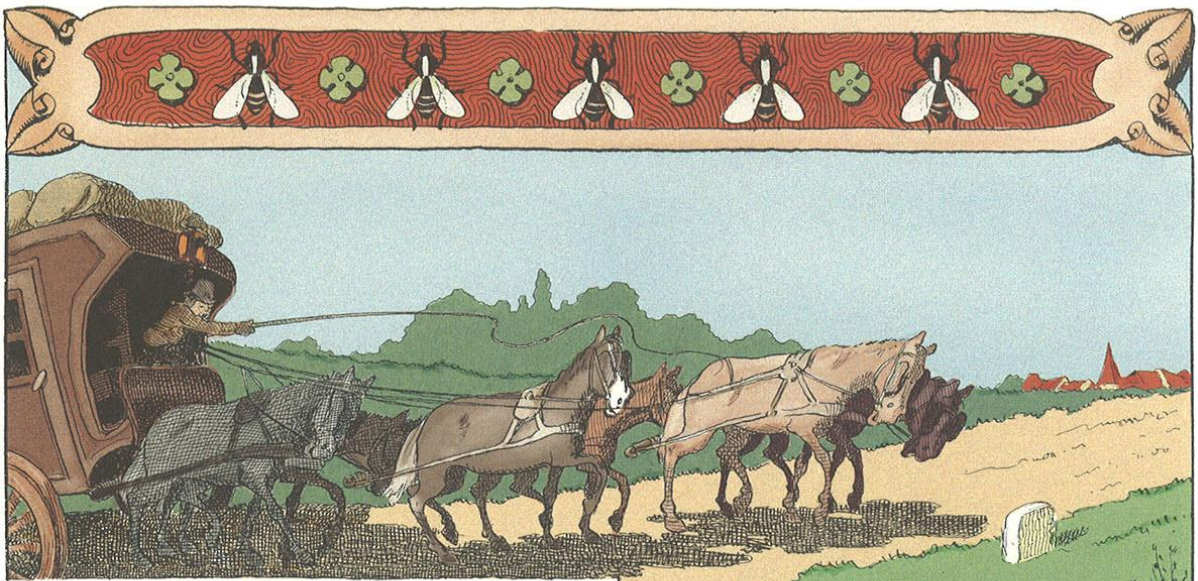
Car s'il veut nous donner des leçons de méfiance, n'hésitant pas à reprendre des formules populaires de bon sens, La Fontaine n'est pas pour autant pessimiste : il est simplement réaliste, observateur attentif de la société dont il donne à voir toutes les facettes de l'étrange comédie. Hommes d'Église, marchands, savetiers, bûcherons, paysannes...



« La Besace », illustration d'Auguste Vimar, 1897

C'est tout le XVII^e siècle qui défile dans ses pages. « *Diversité, c'est ma devise* » a-t-il expliqué : la multiplicité des caractères fut pour lui un formidable puits sans fond pour épauler Molière dans sa volonté de « *châtier en riant les mœurs* ».

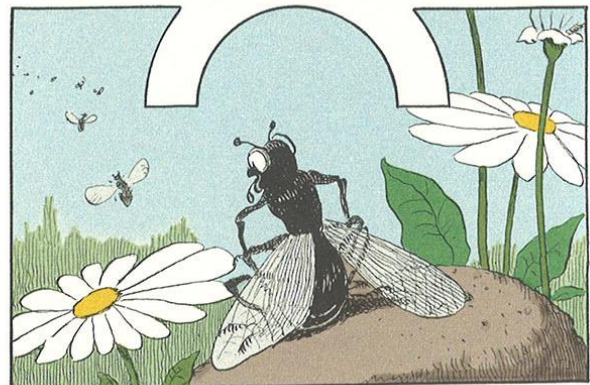
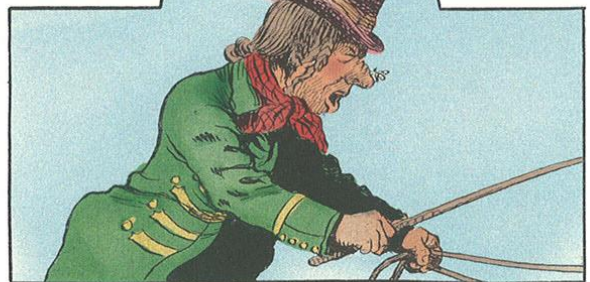
« *Le Fabricateur souverain*
Nous créa Besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui.
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui ».
(« La Besace »)



LE COCHE ET LA MOUCHE

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.
Femmes, moine, vieillards, tout était descendu :
L'attelage suait, soufflait, était rendu.
Une mouche survient et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressee : il semble que ce soit
Un sergent de bataille, allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin ;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son bréviaire ;
Il prenait bien son temps ! Une femme chantait ;
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut.
Respirons maintenant ! dit la mouche aussitôt :
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Cà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :
Ils font partout les nécessaires
Et, partout importuns, devraient être chassés.



Jeu de massacre



« La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf », Godefroy Paris, 1929

« Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages » que la grenouille voulant devenir bœuf. Mais il est un endroit où La Fontaine a trouvé nombre de ces éternels insatisfaits : la cour. Même si lui-même a été tenu éloigné du roi, il s'est suffisamment rapproché du Soleil pour pouvoir observer à sa guise la bonne société du Grand Siècle.

Ne lui reste plus qu'à s'adresser à ce petit monde de dentelles sans en avoir l'air, en feignant de s'adresser aux enfants et en particulier au premier d'entre eux : « À Monseigneur le Dauphin... » (dédicace des Fables, 1668).

Cette ruse lui permet d'aborder, en toute discrétion et en toute hypocrisie, les sujets qui fâchent.

Quel souverain aurait l'idée de se reconnaître dans la description d'un lion tyrannique ? Quel courtisan se sentirait visé par la peinture du comportement d'un renard sans scrupule ?

Aucun risque ! Et c'est ainsi que La Fontaine peut tranquillement ouvrir son deuxième recueil sur la fable « *Les Animaux malades de la peste* », brillante charge contre l'arbitraire des hommes de pouvoir.

Il se sert pour cela des armes redoutables que sont l'animalisation et la morale, adressée directement au lecteur : « *Selon que vous serez puissant ou misérable, / Les jugements de cours vous rendront blanc ou noir* ».

S'il critique le roi dans plus de 30 fables, nul désir cependant chez lui de renier son autorité comme le montre « *Les Membres et l'estomac* » où il insiste sur la solidarité de tous les échelons du pays.



« Le Lion et le Rat », illustration de Jean-Jacques Grandville, XIXe siècle

le cadavre qu'il allait enterrer, et « Tous deux s'en vont de compagnie » (« Le Curé et le mort »).

Pour La Fontaine, tout est trésor !

*« Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère ;
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand ».*
(« La Cour du lion »)

Ses flèches visent avant tout les courtisans, ces renards flatteurs (« La Cour du lion ») et cerfs obséquieux (« Les Obsèques de la lionne ») qui vivent aux crochets des princes, comme il sut lui-même d'ailleurs si bien le faire !

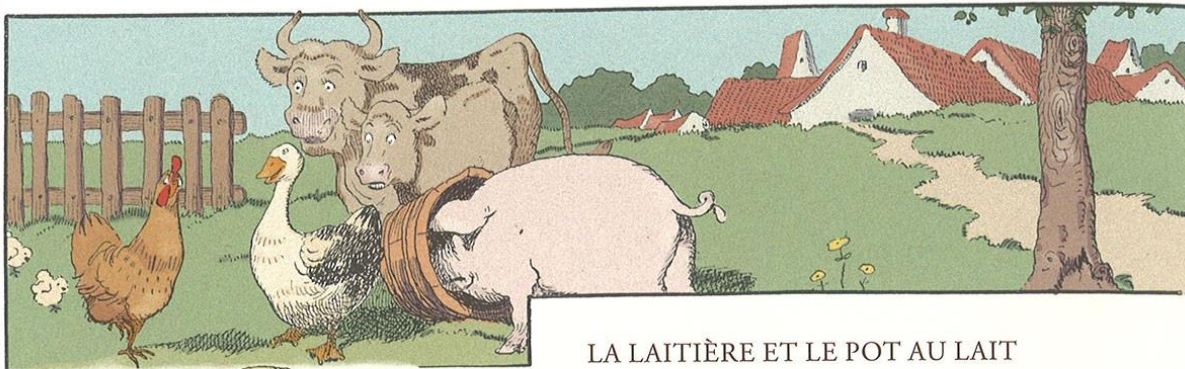
La Fontaine se fait aussi chroniqueur de son temps et ne se gêne pas pour transformer Fouquet en cigale insouciance qui se heurte à une fourmi grippe-sou et sans cœur, dans laquelle certains auront reconnu sans problème Colbert.

Il aime aussi tirer parti des faits divers, comme celui de la mort accidentelle d'un curé, tué par

Un homme heureux !

Dans son essai *Les Cinq tentations de La Fontaine*, Jean Giraudoux avoue son d'admiration pour cet auteur « ondoyant et habile » au nom prédestiné :

« Il est impossible de raconter cette vie autrement que comme une épopée de la simplicité et de la distraction. [...] L'existence de La Fontaine, seule entre toutes, est une merveilleuse et complète absence de conflit, et le problème qui se pose à son propos est seulement celui de savoir comment il a pu en éliminer tout problème. L'histoire de La Fontaine, c'est l'histoire des efforts faits pendant soixante ans, par la malignité de la destinée humaine, pour le faire déchoir d'une simplicité étonnante [...]. L'existence facile, le succès, une ronde des plus charmantes femmes d'un siècle qui disposait dans cet ordre d'un choix réel, rien n'y a fait. Pas une seule fois, l'incroyable liberté que se permettait cet homme libre ne s'est laissée séduire, pas une seule fois, la trame large et continue de sa vie ne s'est laissée muer en épisodes. [...] si l'on passe la vie de La Fontaine au tamis, elle passe toute, aucun dépôt ne subsiste, c'est de l'eau claire... [...] Si le nom de La Fontaine conserve son sens primitif, c'est qu'il a passé toute sa vie à le graver et l'écrire sur de l'eau »(*Les Cinq tentations de La Fontaine*, 1938).



LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT



Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
 Bien posé sur un coussinet,
 Prétendait arriver sans encombre à la ville.
 Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
 Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
 Cotillon simple et souliers plats.
 Notre laitière ainsi troussée
 Comptait déjà dans sa pensée
 Tout le prix de son lait, en employait l'argent,
 Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée ;
 La chose allait à bien par son soin diligent.
 Il m'est, disait-elle, facile
 D'élever des poulets autour de ma maison :
 Le renard sera bien habile,
 S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
 Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;
 Il était quand je l'eus de grosseur raisonnable :
 J'aurai le revendant de l'argent bel et bon.
 Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
 Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
 Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?
 Perrette là-dessus saute aussi, transportée.
 Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée.
 La dame de ces biens, quittant d'un œil marri
 Sa fortune ainsi répandue,
 Va s'excuser à son mari
 En grand danger d'être battue.
 Le récit en farce en fut fait ;
 On l'appela *le Pot au lait*.

Quel esprit ne bat la campagne ?
 Qui ne fait châteaux en Espagne ?
 Picrochole, Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
 Autant les sages que les fous.
 Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux ;
 Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes :
 Tout le bien du monde est à nous,
 Tous les honneurs, toutes les femmes.
 Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi ;
 Je m'écarte, je vais détrôner le Sophi ;
 On m'élit roi, mon peuple m'aime ;
 Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :
 Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même ;
 Je suis Gros-Jean comme devant.



La lecture de la fable, Jean-Pierre Saint-Ours, 1796

Tout le monde l'aime... ou presque



Portrait de La Fontaine, par Salvador Dali

Cher La Fontaine...Apprécié des petits comme des grands, en France comme à l'étranger, sa statue semble indéboulonnable. Et pourtant ! À son époque déjà, les critiques ont plu sur sa vie comme sur ses contes licencieux.

Les silences ont peut-être été pires pour lui : pas un mot sur son œuvre dans *L'Art poétique* de Boileau, et Louis XIV qui l'ignore !

Même le jour où il accéda à l'Académie française, qui aurait dû être le point d'orgue de sa carrière, il fut qualifié de « *génie aisé, facile* » et endure des remontrances tel un élève peu doué qui doit se mettre au travail : « *Ne comptez pour rien, Monsieur, tout ce que vous avez fait par le passé* » (Pierre Cuveau de la Chambre, *Discours d'accueil à l'Académie*, 1684).

Ses fables n'échappent pas aux attaques, en particulier celles de Rousseau qui en déconseille l'apprentissage aux enfants, incapables selon lui de comprendre si le poète met vice ou vertu en avant : « *On leur apprend moins à ne pas laisser tomber [le fromage] de leur bec qu'à le faire tomber du bec d'un autre* » (*Émile ou De l'éducation*, 1762).

Voltaire reconnaît quant à lui que La Fontaine « *a réussi dans son petit genre* » (Lettre de M. de La Visclède, 1776) grâce à un « *instinct divin* », mais il lui dénie tout talent : « *Le caractère de cet homme était si simple que, dans la conversation, il n'était guère au-dessus des animaux qu'il faisait parler* » (Lettre à Vauvenargues, 1745).

Même réticence chez Lamartine qui considère les fables comme « *la philosophie dure, froide et égoïste d'un vieillard* » (*Méditations poétiques*, 1849), loin des grandes envolées romantiques.

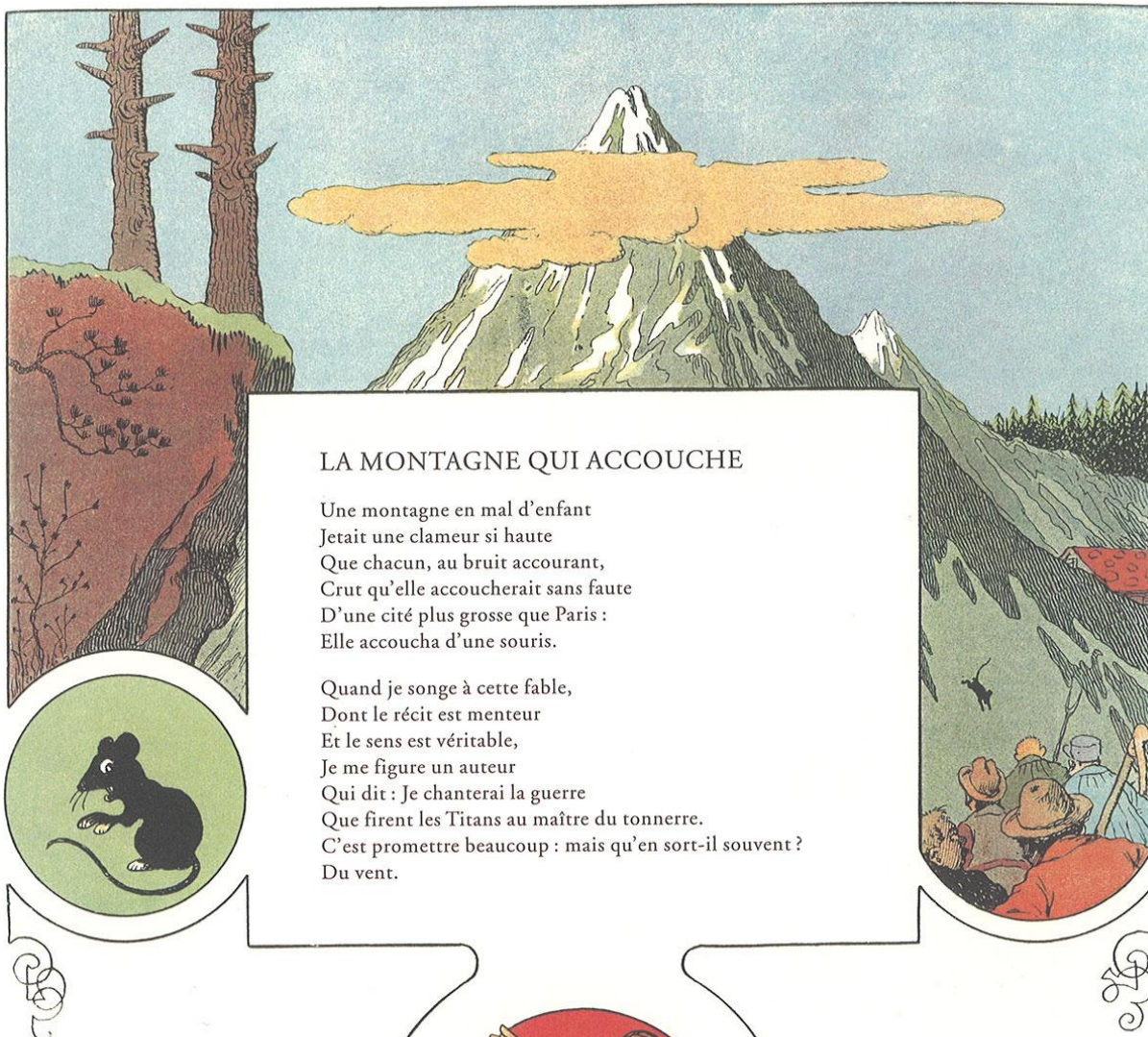
Hugo, toutefois, dans le *Post-scriptum de ma vie* (textes de 1860 publiés en 1901) évoque en termes louangeurs son attachement à la nature : « *Il entre en communication avec la nature ; il est en équilibre avec la création [...]. La Fontaine, c'est un arbre de plus dans le bois, le fablier* ».

Aujourd'hui, on voit plutôt La Fontaine « *un brillant mauvais élève* » (Jean Giraudoux, *Les Cinq tentations de La Fontaine*, 1938) devenu, avec ses quelque dix mille vers, un pilier de notre littérature. Francis Jammes lui a dédié un recueil poétique, *Le Tombeau de Jean de La Fontaine*, (1921) :

« *La Fontaine reçut du ciel ce nom chantant.
En lui se produisit cette métamorphose
Que d'homme qu'il était, comme Adonis la rose,
Il devint la fontaine au regard transparent.
Mais voici que se tait son flot pur. La colombe
Qui se mirait dedans et qui lui répondait
Fait silence à son tour et je vois son duvet
Sous la flèche neiger tandis qu'elle succombe* ».



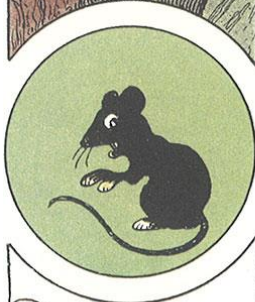
Statue de Jean de La Fontaine, musée de Château-Thierry



LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE

Une montagne en mal d'enfant
Jetait une clameur si haute
Que chacun, au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucherait sans faute
D'une cité plus grosse que Paris :
Elle accoucha d'une souris.

Quand je songe à cette fable,
Dont le récit est menteur
Et le sens est véritable,
Je me figure un auteur
Qui dit : Je chanterai la guerre
Que firent les Titans au maître du tonnerre.
C'est promettre beaucoup : mais qu'en sort-il souvent ?
Du vent.



Bibliographie

Fables, La Fontaine illustré par..., éd. Ouest-France, 2012,
Patrick Dandrey, *La Fontaine ou les métamorphoses d'Orphée*, Gallimard (« Découvertes »), 2008,
Jean-Jacques Lévêque, *Jean de La Fontaine, le conteur fabuleux*, ACR éditions, 1995,
« Dans le secret des fables. La Fontaine, l'ami retrouvé », Le Figaro hors série, 2018.

Quiz : La Fontaine, inventeur de bons mots

Jean de La Fontaine a plus que quiconque enrichi la langue française de dictons et d'expressions devenues proverbiales. Nous en avons souvent même oublié la source. Vérifiez vos connaissances avec le quiz ci-après. Attention aux pièges...

Retrouvez les fables des proverbes et dictons célèbres

Isabelle Grégor, docteur ès lettres, enseignante en lycée
Château-Thierry, 12 décembre 2018
